

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.,
LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRESIDENT
MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureau: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de dé-
mandes, ventes, locations, etc., qui se
paient au prix réduit de 8 sous la
ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au ki-
osque de journaux du "Times
Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 9 juin 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time intervals (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

Notre nouveau
feuilleton

Nous commençons aujourd'hui
la publication d'un nouveau
feuilleton, par Jean Bernard.
"Francoulli"; histoire honnête
d'une jeune paysanne abandon-
née par son fiancé qui s'en va,
avec une créature. La fiancée
reconquiert son amoureux à
force de persévérance et d'amour
chaste.

Our French Lesson

AVIS A TOUS CEUX QUI VEU-
LENT APPRENDRE LE
FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abel-
le qui a à cœur la conserva-
tion et la propagation de la belle
langue française en Louisiane a
résolu de donner aux Américains
l'opportunité d'apprendre le
français pour la modique somme
de 75 sous par mois, montant de
l'abonnement mensuel au jour-
nal. Notre nouvelle méthode
permettra également aux Louisi-
aniens désirant se perfectionner
dans l'étude plus complète de la
langue de leurs ancêtres, de pou-
voir le faire avec la plus grande
facilité et sans perdre un temps
précieux que trop souvent ré-
clament leurs affaires.

la publication de la première le-
çon.
Afin de permettre aux débu-
tants de pouvoir comprendre
parfaitement la méthode, nous
publierons en Anglais les notices
explicatives qui accompagnent
chaque leçon.
Toute personne n'ayant pu
pour une raison quelconque sui-
vre nos premières leçons aura
toujours la ressource de se les
procurer en nous demandant de
lui envoyer les numéros du
journal correspondant aux le-
çons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO
WOULD LEARN THE
FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the
propagation of the French lan-
guage in Louisiana are among
the prime desiderata cherished
by the new administration of the
New Orleans Bee, it has been de-
cided to inaugurate a system
whereby Americans will be
enabled to study French for the
small sum of seventy-five cents
per month—amount of one
month's subscription to the
paper. The published exercises
will be of great help to Louisi-
anians who would wish to gain
more accurate understanding of
the idioms and grammatical con-
struction of the language of their
ancestors, without taxing either
their time or their intellectual
forces.

By permission of Prof. M. D.
Berlitz, Knight of the Legion of
Honor, Officer of the French
Academy, we are publish-
ing in the columns of the
Bee, a series of graduated exer-
cises from Prof. Berlitz's work,
whose excellence is recognized
the world over.
We shall continue these les-
sons every day.
In order to facilitate the task
for beginners, we will accom-
pany the explanatory notes with
the English equivalent.
Any persons who, for some
reason or other, has missed the
first lessons, can obtain back
numbers of the paper, either by
calling at our office or request-
ing that they be forwarded by
mail.

The advantages claimed for
this method are:
(a) The lessons are mostly
based on object-teaching; this
results in the students associat-
ing perception with the foreign
expressions; he thus is soon able
to think in the foreign idiom.
The method is designed:
(1) For self-instruction: The
student in such case reads over
aloud, and several times, each
lesson and then asks himself
the questions of the book, an-
swering them.

(2) For reciprocal instruction
in clubs or parties of friends,
each member alternately taking
the role of the teacher, asking
the questions and letting the
others alternately answer. This
has the advantage over self-in-
struction that the ear is more
thoroughly drilled in catching
the foreign sounds by hearing
other people's voices, and, as
several heads know more than
one, each student will be able in
his turn to correct mistakes
made by his fellow-students.

(b) Nearly all the lessons are
in shape of conversation, in or-
der to continually drill the
student's ear and tongue.
(c) The most useful is always
taught first, so that the student's
mind is not encumbered with
rules and word forms that he
cannot immediately use and will
forget again before reading
them.

(d) Where rules are to be
given, they are illustrated by
striking examples, so that even
those who are not good gram-
marians can fully understand
them.

(e) The pronunciation of all
difficult words or expressions is
carefully transcribed, so that the
students need not constantly rely
on their teacher, and can, if
necessary, progress entirely
without him.

(f) All idioms or other diffi-
culties are carefully explained in
order to emancipate the intelli-
gent students from their
teacher.

LE PASSE. THE PAST.

(Lù passai).

In French, the Perfect Tense
(I have done, I have eaten, I
have seen, etc.) is very often
used for the English Imperfect
(I did, I ate, did eat; saw, did
see). Qu'ai-je fait (kaiz fai),
means What have I done? and
also What did I do? Qu'avez-
vous fait? (kavvai voo fai)?
Qu'a-t-il fait (kattill fai)?
Qu'avons-nous fait? Qu'ont-
ils fait (koh'tell fai)? mean
What have you done? and also
What did you do? What has he
done? and also What did he do?
What have we done? and also
What did we do? What have
they done? and also What did
they do?

Présent, Present Tense.
(praizai')

Je déchire, I tear
Je déchire (zhù daisheer), I
tear.
Vous déchirez (voo daisheer-
rai), You tear.
Il déchire (ill daisheer), He
tears.
Nous déchirons (noo daisheer-
roh'), We tear.
Vous déchirez (voo daisheerai)
You tear.
Ils déchirent (ill daisheer),
They tear.

Passé, Past Tense.
(passai)

J'ai déchiré (zhai daisheerai),
I have torn, I tore.
Vous avez déchiré (voos avvai
daisheerai), You have torn, you
tore.
Il a déchiré (ill ah daisheerai),
He has torn, he tore.
Nous avons déchiré (nooz
avvoh' daisheerai), We have
torn, we tore.
Ils ont déchiré (ill oh' dai-
sheerai), They have torn, they
tore.

Other verbs of similar form
in the present tense resemble
each other generally in the past.
When the infinitive ends in
er, like former, porter, pousser,
tirer, compter, donner, parler,
manquer, etc., the past is formed
by changing er into é. Ex: Je
ferme—j'ai fermé; vous portez—
vous avez porté; il elle pousse—
il, elle a poussé; nous tirons—
nous avons tiré; ils, elles com-
ptent—ils, elles ont compté; je
donne—j'ai donné; vous parlez—
vous avez parlé; il, elle mange—
il, elle a mangé; nous apportons—
nous avons apporté; ils, elles
touchent—ils, elles ont touché,
etc. The pronunciation of the
ending er and é are alike, dé-
chirer and déchiré are both pro-
nounced daisheerai.

The infinitive of the verbs end-
ing in ir, like finir, sentir, punir:
(punir—to punish), form gen-
erally their past, by dropping the
final letter. Ex: Je finis—j'ai
fini; vous sentez—vous avez

CAUCASIENS!
Nous avons l'honneur de mettre de
nouveau à la disposition du public
notre
BAIN TURC
moderne, pour hommes, qui vient
d'être complètement réformé. Ou-
vert à toute heure, excepté de 8 heu-
res à midi, heures qui seront réservées
aux dames, jusqu'à ce que leur di-
vision spéciale soit prête.
M. ET MME OSBORNE,
726 RUE GRAVIER

Mort de M.
Dominique
Claverie

Un membre vénérable de la co-
lonie française à la Nouvelle-
Orléans, M. Dominique Claverie,
âgé de près de 85 ans, et résident
de cette ville depuis soixante-
deux ans, est mort hier matin.
M. Claverie avait toujours mené
une vie active jusqu'à ce que les
infirmités de l'âge l'eussent forcé
à se reposer. Il jouissait du res-
pect et de la vénération des siens
et de la considération de tous
ceux qui le connaissaient. Les
funérailles auront lieu aujourd-
'hui à 4 heures de l'après-midi.
Le cortège partira de la rési-
dence de Mme Léopold Girat,
fille du défunt, sur la rue Huit-
ième, au No. 1913. M. Claverie
était originaire de Bernadet,
Hautes Pyrénées.

L'affaire Tessier-
Nix

Ce procès qui fait beaucoup de
bruit est entré dans une nouvelle
phase mardi. Fernand Tessier, le
premier témoin cité par la dé-
fense, a expliqué comment il
avait été mêlé à l'affaire. Larry
Kern, qui a fait le chèque de 800
pour l'achat du jugement, dé-
clare n'avoir pas donné tous les
faits dans son premier témoi-
gnage devant le comité de la "Bar
Association," il y a quelques
mois. Sa déposition est défavo-
rable aux défendeurs. Dans un
contre interrogatoire, Kern a
maintenu avoir avisé sa banque
de ne pas payer le chèque de 800
dollars. Il ajoute l'avoir fait de
son propre chef, et non pas d'a-
près une suggestion faite par
Nix, comme le prétend ce der-
nier, qui ignorait ce qui se pas-
sait. Kern déclare que John D.
Nix Jr., l'avait supplié de dire au
comité que lui, Kern, était le seul
acquéreur du dit jugement, afin
de couvrir leurs agissements
dans la transaction; Kern ajoute
avoir prêté de l'argent à Nix
pour l'achat, mais ne devait re-
cevoir aucun profit provenant de
la transaction. Kern quitta la
cour, revint aussitôt, et s'adres-
sant au juge, déclara avoir été
insulté par Nix et lui demanda
sa protection. Le juge, Monroe
avisa Nix, que s'il persistait à in-
timider Kern, il le ferait dénon-
cer. Ce procès promet de surprenants
développements.

On demande
100,000
hommes

D'une lettre reçue par le ma-
ître de poste A. F. Léonhardt, du
département du travail, à Wash-
ington, D. C., les informations
suivantes nous parviennent: le
Kansas a besoin de 40,000
hommes payés \$2.50 par jour;
Missouri, 30,000 de \$2 à \$3.50 par
jour; et le South Dakota, de-
mande des milliers d'employés
aux mêmes gages. Les récoltes
de blé et de maïs sont si fortes
dans ces états que les planteurs
craignent d'être à court de main
d'œuvre pour l'exploitation.

La Question des Soeurs
dans les Hôpitaux.

(La Presse-Associée)
La campagne qui s'engage en
faveur de la réintégration des
soeurs dans les hôpitaux, paraît
être devoir menée avec vigueur.
Les initiateurs de ce mouvement
assurent qu'ils ont de nombreux
partisans au Parlement dans tous
les partis. Ils espèrent que la
question sera même un jour ap-
portée à la Tribune de la Cham-
bre.

LES LANGUES
TELES QU'ON LES PARLE PAR LA
Véritable Méthode Berlitz
Nos professeurs enseignent leur
langue natale complètement et dans
toute sa pureté. Il y a des cours
d'Anglais, Français, Allemand, Espa-
gnol et Italien.
Leçons particulières et collectives,
à l'école ou à domicile.
Classes pour commerçants ou
pour élèves avancés de 9 h. du ma-
tin à 9 h. du soir. Les dimanches,
ouvert de 10 à 11, à midi.
Visitez-nous, écrivez ou télépho-
nez-nous demandant les détails.
The International School
of Languages
823 Madison Blanche. Tél. Main 3991.
3 Juin—1 an—mer-ven-jin

WEAR THE ROBERT
Nos montures sont dans 4 styles
H. J. ROBERT
OPTICIEN
205-207 rue Carondelet Phone Main 4570
7565-121

Acte étrange d'un
homme

Manuel Mamias, âgé de 26 ans,
demeurant avec sa famille, 805
rue St-Claude, s'est emparé d'une
fiote contenant de l'iode, hier
matin, et en a avalé une cer-
taine quantité. L'ambulance l'a
transporté à l'hôpital de la Cha-
rité où il est soigné. Sa famille
ne peut comprendre le motif qui
a pu le pousser à commettre cet
acte désespéré, étant donné qu'il
jouit d'une bonne santé et ne se
trouve apparemment dans aucun
tracas. Quant à Mamias il refusa
de dire pourquoi il a tenté de se
suicider.

Les Armements Serbes.
(BA Presse-Associée)
Belgrade, 9 juin. — Le Gouver-
nement a proposé au Bureau de
la Skoupchtina un projet de loi

A VENDRE PAR
Maison Blanche
Le plus grand magasin du Sud



La plus absolue sécurité
Pas de danger que bébé se brûle, si vous vous servez du fourneau
New Perfection
WICK BURNER
Oil Cook-stove
La chaleur est concentrée aux brûleurs, ce qui rend ce fourneau
sans danger et économique, et réchauffe pas vos cuisines. Pas
de résidus, ni de suie, ni de cendres. Nous les faisons à 1, 2, 3
et 4 brûleurs, et un nouveau fourneau à rôti sans flamme.
CHEZ TOUS LES MARCHANDS, OU
Standard Oil Company
of Louisiana
New Orleans

A VENDRE PAR
Maison Blanche
Le plus grand magasin du Sud

CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY
DE LA LOUISIANE
Successeur de la Banque des Citoyens. Etablie en 1833.
No. 620 RUE GRAVIER.
Toujours prudente et conservatrice dans toutes les affaires de banque.
Le Département des Epargnes, Accepte des Versements au taux de 3 1/2 pour
cent d'intérêt. \$1.00 OUVRE UN COMPTE. Nous sollicitons votre clientèle
CHARLES J. THEARD, Président.
H. C. GRENIER, Caissier. GUS PIOT, Directeur du Département des Epargnes
CETTE BANQUE EST DEPOSITAIRE DE LA COMMISSION DE LA DETTE
DE LA VILLE

concernant les armements qui se
montent à cent-vingt-cinq-mil-
lions huit-cent-mille francs.

Une attention
méritée

La journée d'hier a été une
journée de fête pour les
agents de police, les conducteurs,
waitmans et facteurs. Les
"Flower Girls" de la W. C. T. U.
ont rempli de joie tous les em-
ployés des départements men-
tionnés, en leur distribuant des
boutonniers. C'est avec le sou-
rire aux lèvres que les décrets
ont accueilli les jeunes filles et
les ont remercié de leur délicate
attention.

Woodmen of the
World

Les "Woodmen of the World"
ont organisé pour le 4 juillet un
festival, qui sera assurément,
couronné de succès car ces mes-
sieurs ne font rien à moitié. Les
membres s'exercent trois fois par
semaine pour les joutes qui
formeront l'attraction principale
de ces fêtes de gala.

Au Maroc. M. Monnier est
Délivré.

(La Presse-Associée.)
Tanger, 9 juin.—M. Monnier est
arrivé hier soir, sain et sauf; il
a été repris de vive force aux
brigands qui l'avaient enlevé, par
le chef de la mehalla d'El Biott.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 34 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN
—DE—
MARIE
(Suite)

Un jour, il revint évanoui, de sa promenade.
Il fallut le descendre de voiture, le porter à son
lit. Il ne rouvrit les yeux qu'au bout d'un
quart d'heure.
Bruscail comprit que la fin approchait.
Il fit prévenir Mlle Couloumère.
Elle arriva dans la soirée. Elle s'assit au
chevet de Cyprien et lui parla, lui sourit de son
mieux, apitoyée et douce. Rien qu'à la voir, sa
fraiche dans ses vingt ans, l'âme du moribond
semblait se raffermir dans ses yeux, comme un
lis déjà cueilli se redresse au contact d'un peu
d'eau. Bien sûr, il allait guérir!... Que Marie
demeurât là deux ou trois jours; ce serait suf-
fisant. Il se relèverait, vigoureux, apte à goû-
ter toutes les joies promises!...
De temps en temps, il tendait vers elle sa
main lourde, sa main déjà froide qui mûbésai-
sait presque plus aux commandements du cer-

veau. Marie comprenait; elle serrait cette
main, la gardait sans répulsion dans la sienne,
et alors Cyprien sentait ses dernières pensées
devenir toutes roses comme la brume d'un beau
soir.
Il souriait, lui aussi; pour tous, il avait des
regards d'enfant les mais heureux. Il ne gar-
dait plus la moindre rancune à son père. Il
avait peu parlé de Bertrand depuis son retour.
Il n'était pas allé le voir une seule fois à Bar-
dos. Mais Bruscail, qui aurait voulu que la
réconciliation se fit entre les deux frères, pro-
nonga le nom du cadet, sous un prétexte quel-
conque, et Cyprien n'en parut pas contrarié.
Pourquoi aurait-il continué à haïr son frère?
Puisque c'était lui, Cyprien, que Marie aimait,
lui qu'elle épouserait quand il serait guéri!...
De sa voix sourde, où les râles approchant
mettaient leur son lugubre, il demanda:
— Comment va-t-il, le Bertrand?
Bruscail répondit avec empressement:
— Mais je pense qu'il va bien... Dis-moi, fil-
liol? est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de le
revoyr?
— Mais sil murmura Cyprien après une se-
conde d'hésitation.
Et sa main pressa un peu plus fort, dans une
étreinte un peu plus tremblée, la main docile
de Marie.
Bruscail envoya aussitôt un domestique à
Bardos, avec mission de ramener Bertrand.
Deux heures après, le cadet arrivait à la Ca-
bane.
Catherine lui avait appris, quelques jours
auparavant, que Cyprien était condamné. Il ne
demandait pas mieux que de lui apporter le
baiser du pardon.
Oh! quand il le vit si défiguré, si méconnaiss-
sable, sur son lit de mort, ce frère qui lui avait
fait tant de mal, il sentit un frisson étrange à
ses tempes.

— Bonsoir, Cyprien, lui dit-il timidement.
Ça ne va donc pas?
— Mais sil je me sens mieux... souffla le mor-
ibond, dont la main pressait, dans un suprême
effort, la main tremblante de Marie.
Et il voulut retenir pour montrer qu'il avait
encore des forces; il parla haut afin de prouver
que ses poumons étaient encore valides. Il
parla de ce fronton de Saint-Cloud qu'il rêvait
d'encastrier dans la maison future, au sommet
du château qu'il devait habiter avec sa femme;
il parla d'une automobile dont un de ses amis
voulait se défaire et qu'en aurait à bon compte.
Cinq ou six mille francs, tout au plus.
— Ce serait très commode, une automobile,
affirmait-il en tournant sa tête pâle vers Ma-
rie. Nous pourrions aller à Biarritz tous les
dimanches... Oui, oui, je vais l'acheter... Cinq
mille francs... Bohl sil le prix du vin remonte
un peu...
Mais ses tempes se couvraient de sueur; puis
les paroles devenaient inintelligibles dans sa
bouche pâteuse.
Au coucher du soleil, il parla d'un ton bref,
en ébauchant un geste du côté de la fenêtre.
Catherine comprit qu'il voulait faire ouvrir
cette fenêtre. On l'ouvrit. Le ciel parut, d'un
bleu adouci, sans un nuage, et dans un coin
du cadre formé par le rectangle de la fenêtre,
les yeux mourants de Cyprien virent le pin-
parasol de la Cabane, dont la cime ronde se dor-
rait de soleil couchant.
Alors le reflet d'un sourire passa sur son vi-
sage et sa tête se haussa, comme pour être
plus près de ce pin doré, de cet azur, de toutes
ces choses que d'autres verraient encore le len-
demain.
Une voisine, remplissant les fonctions de
garde-malade, alluma un cierge près du lit.
Puis une autre femme tira doucement Cathé-

nette par le bras, pour la faire sortir de cette
chambre où la mort entraît.
La mère eut un sanglot. Elle se pencha sur
Cyprien et lui baisa les yeux, ces yeux vitreux
déjà, dont la prunelle remontait, peu à peu,
comme le soleil couchant à la cime du pin-pa-
rasol.
Alors, ayant regardé Bertrand, ayant compris
qu'il permettrait, qu'il ordonnait, Marion se pen-
cha aussi sur l'agonisant et le baisa de ses lè-
vres fraîches.
Quand elle se releva, elle regarda Cyprien.
Mais rien de lui ne bougeait plus.
XX
Madame veuve Jean-Baptiste Couloumère et
Madame Henri Couloumère, née de Flavilly, ont
l'honneur de vous faire part du mariage de
mademoiselle Marie Couloumère, leur petite-
fille et fille, avec M. Bertrand Bruscail.
Et vous prient d'assister à la bénédiction
nuptiale qui leur sera donnée le mardi vingt-
neuf octobre dans l'église paroissiale de Sames.
Cette lettre de part fut lue à petit nombre,
à cause du deuil récent. Et il y eut peu de
beau monde autour des époux, dans la modeste
église de Sames, le mardi vingt-neuf octobre.
Mais Mme Henri Couloumère, née de Flavilly,
se promit de donner une belle fête, cet hiver,
dans son hôtel de la rue Pergolèse.
Elle avait en effet découvert, dans la rue Per-
golèse, à deux pas du Bois, un amour d'hôtel où
les nouveaux-époux promettaient de venir passer
quatre ou cinq mois par an, et, comme une
alle lui était réservée pour son habitation per-
sonnelle, l'idéal "recevoir dans son hôtel" était
enfin possible.
Elle avait vite trouvé gentil et tout à fait
approprié le sauvignon de Bertrand. Puis,

la mort de Cyprien ayant fait du futur gendre
un fils unique, un héritier d'importance, il eût
été fort malaisé de bouder encore.
Mais, par exemple, elle ne pardonna pas aux
époux leur singulier voyage de noces. Nou-
vent-ils pas l'idée de le supprimer, le voyage
de noces, et de faire, pour toute promenade,
un tour de prairie après la cérémonie reli-
gieuse!
Mais ouï! au lieu de partir pour la Sicile ou
l'Espagne, ce petit pays-nain avait mené sa
femme du côté de la Bidouze, le soir même du
mariage, et tous deux s'étaient contents d'aller
passer une heure, bras dessus, bras dessous,
dans certain pâturage qu'on appelait... Com-
ment l'appelaient-ils donc?... Ah ouï! la prairie
de la Hountine.
En voilà une idée!
Pas si mauvaise que cela, chère madame Cou-
loumère, née de Flavilly, car il faut vous dire
que le coin de la terre où deux amoureux se
sont connus est sacré pour toujours et que les
fleurs écloses la doivent avoir d'autres parfums
que celles dont se parent les rivages hantés
par l'agence Cook et célébrés par M. Joanne.
— Non, non, ami! ne me dites plus que vous
m'aimez tant que cela!... murmura Marion,
toute rose, toute émue par les caresses nup-
tiales. Car vous m'aimez moins que le Cabanel
Vous avez préféré la Cabane à moi, un jour!
Souvenez-vous!...
Où, Bertrand dut en convenir; un jour —
oh! quel jour douloureux! — il avait préféré la
Cabane à Mariel mais qui donc pouvait lui en
faire un reproche? La terre natale, la terre
dont on a les sucs dans la chair — comme di-
sait Bruscail — la terre qui donna aux aïeux le
maïs et le froment qu'ils mangèrent, le vin et
l'eau qu'ils burent, la terre d'où l'on sortit et
où l'on retournera, comment ne pas l'aimer
par-dessus toutes choses?